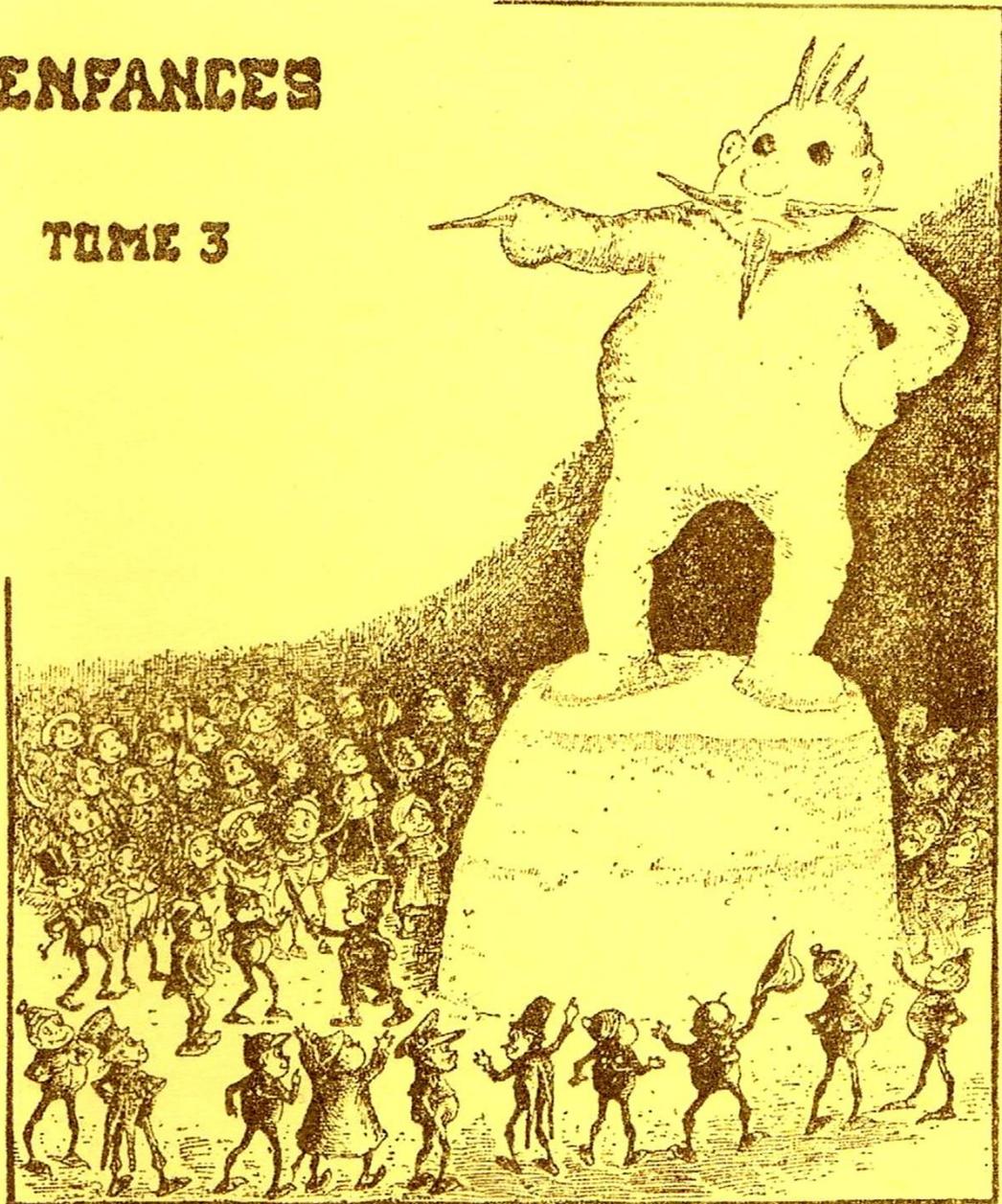


LES QUATRE FRÈRES ROCHAT

ENFANCES

TOME 3



ÉDITIONS LE PÈLERIN

COLLECTION "ARCHIVES FAMILIALES"

NO 4

LES QUATRE FRERES ROCHAT

ENFANCES

Tome troisième

1958 - 1967

EDITIONS LE PELERIN

1994

INTRODUCTION

Voici "Enfances" tome troisième.

La trilogie des frères Rochat est ainsi achevée. Elle n'ira guère loin, c'est sûr. Simple témoignage de quatre enfances qui se passèrent sous le même toit. Présence heureuse et rassurante des parents, des chats à la grange, à la cuisine et à la chambre de ménage, du bétail à l'écurie, hormis l'été où il montait à la Muratte, le pâturage encore indivis entre mon grand-père Jules et ses deux frères, Arthur et Millet.

Avec un village des années soixante, encore tout plein d'une ronde bonhomie et d'une forte activité paysanne. Et une école où il ne faisait pas trop bon être mauvais élève. Pour les bons cependant, malgré un régent pointilleux et à la main de fer, quelques bons moments, ne serait-ce qu'au début de l'hiver à regarder tomber la neige par les neuf grandes fenêtres de la classe, au terme d'un après-midi et à rêver avec attendrissement au Noël qui se présentera bientôt... bricolage d'école en perspective et jouets à recevoir sous le sapin de la petite chambre.

L'enfance a ses soucis, ses travaux, ses craintes, ses angoisses même. Mais l'enfance a aussi, parce qu'elle touche plus aisément au merveilleux, à la connaissance profonde des choses et des êtres,

de la nature surtout qu'elle perçoit avec une vivacité particulière, ces sensations intimes et pénétrantes que l'adulte a tant de peine à trouver ou à retrouver.

L'enfance en fait est bien digne de regrets, et l'on s'en rend compte toujours plus à mesure que l'on se rapproche de l'autre bout du tuyau! On peut bien dire qu'il faut prendre la vie telle qu'elle se présente, gober le présent, et qu'il y a du bon en toute époque de l'existence. C'est vrai. Mais quand même, ces articulations qui craquent, ce poil qui se fait rare, ces mains qui se dessèchent ou qui se tachent sur le dessus, c'est moins gai que les matoles que l'on expédie par dessus les toits, du papier que l'on va ramasser dans les maisons et surtout de ces courses d'école qui nous font voir du pays, ou de ces simples sorties d'observation que l'on peut faire dans les champs, sur les chemins pas loin du village où l'on regarde la nature par tous les sens que l'on a.

Goûtez donc nos enfances, retrouvez la vôtre au travers de celles-ci et soyez heureux.

Car c'est si bon d'être heureux!

Les Charbonnières, le 6 avril 1994:

- 4 - *penphar*

PAPA SE RASE - le 24 août 1957 -

Tous les deux jours mon papa se rase. Il me demande d'aller lui chercher son rasoir, ses lames et une tasse d'eau chaude. Il prend son blaireau et se savonne la figure. Il pose son blaireau et prend son rasoir. Il tire avec prudence jusqu'à avoir le rasoir plein. Il le trempe dans l'eau et le secoue. Il continue à enlever la mousse. Lorsqu'il a fini, il lave son rasoir et son blaireau, il verse la tasse dans le lavoir et remet son rasoir dans l'étui. Il se lave la figure et part à son travail.

JE TOMBE MALADE - le 30 août 1957 -

Je rentre de l'école la tête lourde, les oreilles bourdonnantes, les jambes en coton. En voyant mes yeux fiévreux et mes joues rouges, maman me dit d'une voix douce de me coucher. A peine déshabillé, je me laisse tomber pesamment sur le lit et aussitôt je ferme mes paupières brûlantes. Malgré la bouillotte bien chaude que maman vient de glisser entre les draps, je frissonne. Le sang tape dans ma tête. Quand maman m'apporte une tasse de tisane, je n'ai même plus la force de me redresser pour boire.

IL PLEUT

Ce matin le ciel est couvert. Ça sent la pluie. Puis tout à coup une petite pluie se met à tomber. Les paysans, d'humeur très mauvaise, espèrent qu'elle ne deviendra pas un orage. Mais la pluie augmente et le vent aussi. Les parapluies commencent à s'ouvrir. A présent c'est un orage. Les gens s'abritent sous les couverts des fontaines ou sous les avant-toits. La pluie lave la route, nettoie les façades. De temps en temps un rare passant chemine. Bientôt midi. Le tintamarre de la tour de l'église

résonne dans le ciel. Midi se passe sans éclaircies. Quand je vais à l'école, la pluie s'apaise un peu. A trois heures un magnifique arc-en-ciel sillonne le ciel de ses magnifiques couleurs. La pluie s'est calmée.

LE RAMONEUR - le 8 mars 1958 -

Son échelle au bras et son attirail sur l'épaule, le ramoneur fait sa tournée. Voici justement ses pas lourds qui résonnent dans le corridor...

Le ramoneur grimpe au galetas, ajuste son échelle dans l'ouverture de la lucarne et se hisse sans effort sur le toit saupoudré de neige glissant. Il s'approche prudemment d'une cheminée et y glisse son hérisson qu'il remonte et redescend plusieurs fois.

De la chambre où maman tricote, on entend un raclement répété qui fait sursauter Minette. Au bout d'un moment le timbre retenti; quand maman ouvre, la silhouette sombre du ramoneur se détache dans l'encadrement de la porte et ses dents blanches brillent avec éclat. Le ramoneur vide encore la suie qui s'est accumulée au fond des cheminées puis s'en va.

LA NAISSANCE DES FEUILLES - le 3 mai 1958 -

En automne, j'ai observé sur un rameau de hêtre de petits bourgeons durs et secs. Ces bourgeons contenaient déjà des feuilles en réduction; durant l'hiver elles ont dormi dans leur étui à l'abri du froid, en attendant le renouveau...

Lundi matin, des rameaux de hêtre disposés dans un bocal ouvrent la classe. L'étui allongé des bourgeons est prêt à éclater sous l'effet de la chaleur. Peu à peu les écailles s'écartent: de minuscules feuilles repliées apparaissent et s'ouvrent délicatement comme des éventails vert tendre.

Une fois de plus le miracle printanier s'est opéré.

TENPÊTE

Quel sale temps! De la classe on entend le vent qui passe dans la cheminée; la pluie s'écrase contre la vitre, vibrante de colère. Nous sortons pour regarder la pluie. L'herbe se penche en avant comme pour s'incliner devant quelqu'un; les fleurs se referment tristement en boules. Le linge gicle et dégouline tant il est imprégné d'eau.

Les arbres se balancent dans la pluie, secouent leurs branches.

Les vagues du lac vont se briser en hurlant contre les pierres. Le bord du lac écume. Le ciel est gris, les nuages bas. Ils courent dans le ciel, se rencontrent.

La pluie tombe en rafales sur la Sagne. Marie-Joseph monte le Crêt-du-Puits; le vent la repousse comme si ce chemin était interdit.

LA GUÊPE ET LES CONFITURES - le 24 mai 1958 -

Maman pose un bocal de confiture bouillante sur la table de la cuisine. La chaleur est étouffante. Maman ouvre la fenêtre. Bientôt une guêpe imprudente, attirée par la délicieuse odeur, passe par la fenêtre. Elle voltige, descend, remonte et tourbillonne autour du pot. Après une ou deux minutes, la guêpe se risque à plonger dans le bocal. Elle descend toujours plus bas et la voici qui touche presque la confiture. Elle englue ses pattes; et elle se colle. Elle essaie de sortir; elle fait vibrer ses ailes. Mais en vain. Elle se lasse et se laisse retomber lourdement sur la confiture. Au bout d'un moment un dernier battement d'ailes se fait entendre. Puis tout est fini. La guêpe a payé son imprudence de sa vie.

JE SUIS PUNI - mai 1958 -

Cet après-midi je ne sais que faire. Je tourne

autour d'un marronnier. Pour voir si je lance les cailloux aussi bien qu'auparavant, j'en prends un comme le poing et le jette en l'air. Malheureusement il retombe dans une fenêtre du garage. Cling! Cling! Cling! la fenêtre est en mille miettes. Quel malheur! Ça n'arrive qu'à moi! Je cours vite me cacher dans la maison. Ma maman me demande pourquoi je cours ainsi. Je lui dis que j'ai cassé la fenêtre du garage.

- Petit sot! Je t'ai déjà dit de ne pas lancer des cailloux vers les vitres. Cette fois je te punis. Tu resteras la fin de l'après-midi dans ta chambre.

Elle me pousse dans ma chambre et m'enferme à clé. Quel désastre de rester enfermé dans sa chambre un si beau jour!

J'ARRIVE EN RETARD A L'ECOLE - le 21 juin 1958 -

Je me réveille encore engourdi. Je sens que j'ai bien dormi. Je m'étire et continue à sommeiller en attendant que maman vienne m'appeler. Cinq minutes plus tard maman arrive en courant:

- Allons, lève-toi! c'est sept heures moins cinq!

Je saute du lit et m'habille en hâte. J'arrive à la cuisine les yeux encore à moitié fermés. Je prends ma serviette et file. Arrivé dans le corridor de l'école je m'essuie les pieds sur la grille de fer. Un bruit de ferraille retentit. Je pèse sur la poignée de la porte. J'entre. Sept heures cinq! Le maître me demande ce qui est arrivé. Je réponds:

- M'sieur, ma maman est restée endormie.

- Bon, va à ta place.

Je gagne ma place, un peu embarrassé.

APRES-MIDI PLUVIEUX - le 28 juin 1958 -

Trente minutes après le dîner, je sors prendre

l'air. Arrivé sur le seuil de la porte, je m'arrête. La pluie tombe comme des ficelles sur le sol piqué de flaques. La route est toute ruissselante. Les ruisseaux qui vont se jeter dans les grilles débordent. L'herbe des champs se penche en avant. Le jardin est tout entier dans les flaques d'eau boueuses. De temps en temps passe à toute vitesse une voiture qui fait gicler l'eau de côté. On entend le murmure de l'eau qui s'écoule dans les chéneaux. Parfois une ou deux hirondelles passent en rasant le sol car les insectes volent bas.

Tong... c'est une heure qui retentit à l'église. Le clocher est gris, presque noir. Tout est triste dans le village.

ENCORE UNE TEMPÊTE - le 10 janvier 1959 -

Vers six heures une tempête se déchaîne. Le vent fait rageusement tourbillonner les flocons blancs qui tombent du ciel. Le vent siffle dans la cheminée et sous les portes. Les flocons se font balancer dans l'air, balayer et plaquer contre les vitres et les façades des maisons du village. De grosses gonfles s'amassent le long des murs. Bientôt une couche de cinq à six centimètres s'étend sur la prairie. La neige blanchit les arbres, enveloppe les petits sapins et couvre tout sur son passage. Les rares passants emmitouflés dans de chaudes vestes en peau de mouton se pressent sur les trottoirs. Quelques moineaux viennent manger les fruits du sorbier. On entend le vent qui fait branler les arbres.

UNE BATAILLE DE CHATS - le 31 janvier 1959 -

Un jour que je vais chercher du bois à la grange, je vois ma chatte qui s'appelle Minette. Je la caresse un moment, puis je remplis la corbeille. Pendant ce temps un gros matou à poils gris et aux yeux bleus se glisse par la porte. Il se rapproche

de plus en plus. Soudain le matou saute sur Minette. Des cris perçants se font entendre. Puis la chatte monte l'échelle à toute vitesse et va se tapir dans un coin. Alors le gros chat monte à son tour. Le bruit de bataille se fait de nouveau entendre. Des tourbillons de poussière s'élèvent dans l'air. Pendant quelques moments il semble que la bataille est arrêtée. Mais non. Après avoir reculé quelques mètres, ils se rencontrent de nouveau. Au bout de dix minutes, le gros matou s'enfuit en miaulant de souffrance.

UNE COMMISSION ENNUYEUSE - le 6 février 1959 -

Depuis quatre heures, je n'ai rien à faire. Puis voilà six heures moins vingt-cinq. Je trouve un moyen de m'amuser. Après avoir détroussé tous les buffets de la maison, je trouve enfin une boîte de puzzle. A peine ai-je commencé que maman se dit dans la cuisine:

- Charrette, j'ai oublié le pain!

Pendant un moment elle m'appelle; alors je fais semblant de n'avoir pas entendu. Mais elle m'appelle une deuxième fois. Cette fois je suis bien obligé d'y aller. Elle me dit:

- Il faut aller chercher du pain à la boulangerie. Elle pose l'argent sur la table, comme d'habitude, et me donne le sac à commissions. Puis je mets un bonnet et cours à la boulangerie. Arrivé devant le magasin, j'ouvre la porte. Mais rien à faire. Je continue de secouer la porte. Cela ne sert à rien, je dois me résigner à mon sort. Arrivé chez nous, j'explique à ma maman que la boulangerie est fermée. Alors elle m'envoie au Pont. Après avoir enfourché ma bicyclette, je prends en maugréant le chemin de ce village.

NON HAINEAU - le 23 mai 1959

Situé à l'est de La Vallée, entre la Combe et

le Mont-Risoux, il est bâti sur une pente douce. La Dent-de-Vaulion lui bouche la vue, ainsi que ses belles forêts de sapins et de fayards.

C'est un village spacieux et étendu. Quelques-unes de ses maisons ont été refaites à cause d'un incendie. L'église d'élève au bord d'un carrefour. Son coq se chauffe au soleil filtré par les nuages. Quelques magasins sont bâtis en plein milieu du village. Le collège est devant une cour large et spacieuse abritée par deux marronniers.

Pendant le jour les gens travaillent soit à la fabrique, soit en plein air. Ceux qui sont à la fabrique partent dîner vers midi moins vingt et repartent travailler à une heure et demie. Ceux qui travaillent dans les champs sont les paysans. Ils enfoncent des piquets pour les clôtures. Quelques-uns, qui n'ont pas de travail ce jour-là, coupent du bois ou réparent une remise.

De temps en temps une auto passe en trombe dans les rues. Les gens se pressent vers les magasins pour acheter de la marchandise.

DEBUT D'UNE BELLE JOURNÉE - le 27 juin 1959 -

C'est un radieux matin de juin, un clair matin à l'haleine parfumée par la senteur du foin. Les rayons caressants du soleil réveillent la nature. Une alouette monte en flèche dans l'azur du ciel; un quatuor d'hirondelles pourchasse sans pitié les insectes en décrivant de larges courbes; partout, sur les toits et dans les arbres, les oiseaux crient leur joie de vivre. Le lac dans lequel la Dent-de-Vaulion se reflète est très beau. A quelque distance du bord, des vaches lentes paissent en carillonnant. Dans le jardin où jouent les papillons, un chat fait sa toilette puis va s'étendre paresseusement de tout son long sur le mur, en plein soleil. Près de la maison du voisin, un ouvrier siffle en peignant des volets.

Gens et bêtes jouissent intensément de ce début de belle journée. Une bise tiède ride par moments

la surface du lac.

(Il s'agit probablement ici d'une composition collective).

Les Charbonnières, le 20 juin 1959

1ère classe
Les Charbonnières

Magins "Innovation"
Lausanne

Messieurs,

Depuis quelque temps, notre classe publie un journal scolaire. Nous avons besoin d'une machine pour l'agrafer.

Nous vous prions donc de bien vouloir nous envoyer à choix quelques agrafeuses d'un prix ne dépassant pas 10 francs.

En vous remerciant d'avance, nous vous prions d'agréer, Messieurs, nos meilleures salutations.

Pour notre classe:
Rémy Rochat

Note: ce journal se nommait: "LA RUCHE BOURDONNANTE".

MATIN DE BROUILLARD - le 19 septembre 1959 -

Ce matin, en me levant, j'aperçois par la fenêtre de ma chambre un brouillard épais qui plane sur toute chose comme de la fumée. Je m'habille en vitesse, puis vais boire une tasse de cacao bien chaud. Je prends ma serviette et sors. Une fraîcheur exquise me réveille complètement. Je promène un regard autour de moi pendant quelques instants. On ne voit pas à cinquante mètres. Un lointain bruit de clochettes me parvient. Mais j'ai beau regarder de tous côtés, je ne vois rien, tant le brouillard est épais. Quelques maisons que je ne peux distinguer complètement apparaissent çà et là. Tout à coup un coup de cloxon retentit; je regarde la

route: deux lumières jaunes percent le rideau de brouillard; puis une forme grise passe en trombe et de nouveau disparaît. A peine ai-je mis les pieds sur la première marche du perron que la porte s'ouvre. Je vais directement à ma place. Par les fenêtres, je distingue vaguement quelques arbres. Bientôt je les verrai complètement, car le brouillard se sera dissipé.

LETTRE

Les Charbonnières, le 30 sept.

1ère classe
Les Charbonnières

Librairie Payot
Lausanne

Monsieur,

Nous aimerions acquérir deux nouveaux livres pour notre bibliothèque scolaire. Nous vous prions donc de nous envoyer les deux ouvrages suivants choisis dans la collection Bibliothèque Verte:

"La marmotte" (P. Moël)

"Le mystère du ranch" (Larom).

En vous remerciant d'avance, nous vous prions d'agréer, Monsieur, nos salutations les meilleures.

Pour la classe:
Rémy Rochat

CHIC! LE MAITRE EST MALADE - le 3 octobre 1959 -

Ce matin, en allant à l'école, je trouve anormal qu'à 7 heures moins cinq la porte n'est pas encore ouverte. J'attends, quand tout à coup la porte s'ouvre et la maîtresse nous dit que le maître est malade. Elle ajoute: "Notez vos leçons et sortez".

Les élèves ne se sentant plus de joie notent en vitesse leurs leçons et sortent en criant:

- On n'a pas l'école!

Tout content d'être libre, je m'en vais, la serviette à la main, pendant que dans la cour des exclamations retentissent. En revenant je pense à quoi je vais consacrer mon temps. Arrivé chez nous, j'annonce à maman la bonne nouvelle. Puis je redescends, monte sur mon vélo et vais lever mes trappes. En revenant c'est toujours la même chose, les mêmes exclamations qui retentissent dans le village enveloppé par un duvet de brouillard.

ET L'ON PASSE A LA PRIM-SUP POUR Y RETROUVER
NOTRE PAUL-HENRI DES GRANDS JOURS...

LES ARBRES ONT RETROUVE LEURS FEUILLES

Malgré le sec, les feuilles se sont ouvertes. Tout d'abord les bourgeons tendres ont fait éclater leur prison dans laquelle ils sont restés tout l'hiver, puis ils se sont déployés dans un air ensoleillé.

La forêt a de nouveau repris son aspect printanier. Revêtue de sa couverture de feuilles vertes, elle donne au paysage un air joyeux et doux. Mais plusieurs arbres isolés du village mettent plus de temps à s'ouvrir et les feuilles qui sont à peine sorties ne peuvent plus continuer à s'épanouir toutes grandes et à revêtir leurs branches nues.

Tout le monde est content; les gens qui quittent les villes bruyantes pour se reposer, aiment s'enfoncer dans les bois pour respirer l'air frais et parfumé des arbres et plantes, et contempler la nature qui finit de se parer. Le piaillage des oiseaux met de la vie dans les forêts si monotones et si tristes auparavant.

UNE PEUR BLEUE!

Dans la forêt tous les arbres sont ouverts. Je décide d'y aller avec un ami. Arrivés à la lisière, nous nous infiltrons entre des taillis broussailleux à la recherche de quelques arbres qui ont les

difficultés et les qualités voulues. Mon ami s'étant éloigné, je commence l'ascension. J'atteins une branche à deux mètres du sol à l'aide d'un petit arbre. Je me hisse et continue l'escalade, parfois vite, parfois lentement à cause du manque de branches. Au bout de quelques minutes, j'admire le paysage du sommet de mon arbre. Puis je redescends. Mais je pose le pied sur une branche sèche qui, avec un craquement sec, tombe dans le vide. Je reste suspendu par une seule main à une branche qui plie de plus en plus. Sous moi, à quatre ou cinq mètres, plusieurs pierres dressent leurs bords tranchants. Je ne sais plus que faire; je perds mon sang-froid. La sueur coule à grosses gouttes sur mon front et sur mon corps. N'ayant plus de force, je saute obliquement et atterris sur une branche qui amortit et freine passablement ma chute; mais je tombe lourdement sur le sol dans un groupe de jeunes buissons épineux. Mes mains saignent, mon corps est couvert de griffures et mes genoux sont tout râpés. Mais je n'ai pas mal ailleurs. Je me relève et m'écrie: "Quelle peur j'ai eue!"

L'HEURE DU BAIN - le 29 juin 1960 -

Le temps s'étant réchauffé, je pars me baigner au lac. Avant même de m'être déshabillé, je cours sentir l'eau. Puis je reviens et me prépare à l'ombre d'un arbre. Je cours sur le sable brûlant jusqu'à ce que des pierres tranchantes m'obligent de ralentir ma course. Je me frotte vigoureusement avec mes mains façonnées en épuisettes et remplies du liquide rafraîchissant. Puis je m'avance dans le lac en formant derrière moi un profond sillon. Quand l'eau est à la hauteur de mes épaules, je plonge. Après avoir repris contact avec le sol, j'essuie mes yeux remplis de sable et rejette l'eau entrée dans ma bouche. A présent je commence le travail sérieux. Je m'élançai dans l'eau en essayant de nager. Au bout

de dix brasses, je m'arrête, essouffé. Je fais deux ou trois mouvements en arrière pour lutter contre une courbature dans le milieu du dos.

Pendant un quart d'heure je m'exerce. Puis je reviens au bord où tout est tranquille. Car cette plage, en ce moment, par les premiers jours de l'été, est bien silencieuse. Je retourne à mes habits et m'essuie. De temps en temps, d'un mouvement brusque, j'écrase un taon qui me pique affreusement.

Après m'être habillé, je prends mes caleçons de bain et vais les rincer.

Noté en rouge: Copie, très mal écrit!

MON LIVRE DE GEOGRAPHIE

A l'école, je possède deux livres de géographie: celui de Suisse que je n'ai pas souvent feuilleté et celui du monde. Je préfère celui du monde, car on peut connaître les mœurs et la vie de toutes les races du globe.

Avant même d'être en 6ème année, je regardais souvent le livre de géographie de mon frère. J'y admirais les images et je lisais les textes qui s'y rapportaient. A présent, je le prends parfois pour ma collection de timbres. Je trouve que c'est le plus intéressant des livres scolaires. Chaque fois que je le lis, je le feuillette et m'arrête aux choses intéressantes et y puise des renseignements inconnus. Son auteur y a bien fait quelques petites fautes; il a dû choisir parmi des centaines de photos les mieux faites et les présenter dans son livre. Je trouve que ce livre est presque parfait.

Noté en rouge: Tu as bien raison, c'est pourquoi tu aurais du le décrire!

LA GARE DU PONT

Elle est située au bord du lac Brenet. Au pied de sa façade exposée au vent, se trouve un massif de

fleurs et d'arbustes. Toute la gare a été rénovée il y a quelques années. Elle se compose de trois pièces: le bureau où se trouve toute la paperasse, la salle d'attente et le réduit pour les vélos et les menus colis. Devant elle s'allonge la voie principale et sur les côtés les voies de garage. C'est le terminus des chemins de fer fédéraux (CFF) et le commencement de la ligne privée du Pont-Brassus (PBr). L'activité n'est guère grande le matin, seules quelques voitures amènent des boilles de crème. C'est surtout au milieu de la journée que le va et vient commence. L'hiver, vers cinq à six heures, de nombreux véhicules: chars, camions, transportent des vacherins dans l'entrepôt et là ils sont triés et envoyés.

IL EST BIEN PERDU

Il cherche, recherche, passe une dizaine de fois au même endroit, soulève les journaux qui vont s'éparpiller sur le rebord de la fenêtre et sur le plancher. Il va et vient d'une chambre à l'autre, fouille dans sa table de nuit, regarde dans son mecano. Qui est ce personnage si agité? C'est mon frère. Il cherche une feuille découpée dans un journal où se trouve une méthode pour sauter à la perche. Il s'énerve car plusieurs camarades attendent au dehors pour aller s'exercer.

- Quelle poisse, s'écrie-t-il!

Et il recommence les fouilles. Il feuillette ses livres éparpillés sur une petite table, ouvre ses tiroirs et retourne les objets sans même les replacer. De temps en temps il se frotte le front avec un mouchoir.

- Où est-elle, nous demande-t-il. On ne trouve jamais rien dans cette bicoque!

Puis il continue les recherches. Mais après un quart d'heure d'efforts vains, il commence à désespérer. Soudain il voit un papier sous la table.

Il s'élançe dessus dans l'espoir de revoir sa feuille, mais il ne soulève qu'un vieux buvard tout noir. Enfin, avoir bien bouleversé les meubles, il s'en va dépité.

EN CAMPING - le 23 janvier 1960 -

L'école fait du camping au Mont-Tendre. Après avoir joué au basket-ball, nous mangeons et nous allons nous coucher. Une partie des élèves s'installe dans un chalet mais les autres dorment dans les tentes. Nous commençons à les monter. Plusieurs difficultés se dressent devant nous, mais au bout de quelques instants les tentes sont montées. Nous revêtons nos trainings et nous nous enfilons sous les toiles. Quelques élèves ont des sacs de couchage; ceux qui n'en ont pas se sont munis de couvertures. Le soir l'atmosphère est étouffante et les couvertures jonchent la base des tentes. Comme dans toutes les courses nous avons de la peine à dormir.

Finalemeut nous partons au pays des rêves. Au milieu de la nuit nous nous réveillons car la pluie s'est mise à tomber et tambourine sur les toiles. Mais pour finir la chanson monotone de la pluie nous rendort.

Au petit jour nous nous éveillons la moëlle glacée par la fraîcheur du matin et nous nous disputons les couvertures. Une heure après le maître vient nous chercher. Nous démontons les tentes et nous rentrons au chalet.

LE CHERCHEUR D'ESCARGOTS

Pour que les escargots sortent, il faut que le sol soit bien humide, presque détrampé. On les trouve dans les endroits rocailleux ou dans la verdure des bois. En ce moment, le chercheur courbé sous le poids déjà imposant de son sac, fouille méthodiquement les bords d'une clairière sous une pluie fine.

Chaque fois qu'il voit un mollusque, il le ramasse prestement, ouvre son sac et le laisse tomber sur la masse grouillante.

Il cherche, recherche, tourne autour des arbres, rajuste de temps à autre son chapeau, escalade des pentes, traverse des buissons épineux: tout ça pour ne trouver quelques escargots.

Soudain pluie augmente, s'épaissit. Le chercheur déjà trempé jusqu'à la moëlle des os ne s'en soucie guère et continue sa périlleuse randonnée.

A la fin de la journée notre homme, son sac sur le dos, rentre au logis. Il est gelé, trempé, fatigué au dernier point. Mais qu'importe; il se voit déjà chez le marchand qui pèse sa cargaison si chèrement acquise.

UN APRES-MIDI PERDU

Il pleut; l'après-midi commence. Je tourne autour de la table pour trouver une occupation. De temps en temps je pivote et repars en sens inverse.

Soudain je trouve une idée; mais à peine l'ai-je mise à exécution, que je la trouve ennuyante. Petit à petit, le temps s'écoule: une heure, deux heures, quatre heures. L'après-midi touche à sa fin; plus qu'une demi-heure avant le repas du soir.

C'est trop tard pour jouer; alors que faire? Je vais dans ma chambre, m'installe sur un divan et somme tranquillement en écoutant la pendule marquer seconde après secondes, minutes après minutes l'écoulement de la vie. Je pense au travail fourni cet après-midi de congé; rien! J'ai gaspillé mon temps à chercher une occupation que je ne trouvais pas. Maintenant une désagréable impression m'envahit peu à peu; j'ai des remords. Mais regretter ne sert à rien; car six heures ont sonné, la journée est terminée.

Note du maître: Heureusement que la fin (les 6 dernières lignes) est bonne, car le début ne brillait guère...

Et l'on passe au cahier de brouillon, foudre verte, écriture négligée, au stylo bleu, noir, vert ou rouge, les cahiers originaux n'ayant pas été retrouvés...

PATRAS! - de ces titres comme on n'en fait plus! -

Le corridor est en réparation et le maçon est en train de replaneller le sol. Je descends à la cave. Comme j'avais un geste presque instinctif de laisser glisser le pied juste avant les escaliers et de le crocher au pas-de-porte, je suis surpris et tombe dans les marches qui sont en pierre. Patras-tas! Je glisse, ma tête rebondit sur les marches, mon corps est secoué comme un tronc qui roule au bas d'une pente.

L'arrivée est très brusque. Tout étourdi par le choc, je me relève péniblement en sentant ma tête et en remontant péniblement les escaliers. Aucune blessure et fissure par un tel choc. C'est de la chance!

UN BON EXERCICE

Comme le temps est splendide, nous allons nous exercer au saut à la perche à la Combe. Nous sortons les montants du stand et nous les plaçons devant le carré de sciure. Mes frères s'exercent en premier. Tandis que je regarde l'élastique monte. 180, 185, 190. Je pense que jamais je ne pourrai sauter. Je m'exerce quand même. Plusieurs minutes après l'élastique est à 165. Je prends mon élan, cours à toute vitesse et plante la perche métallique dans le trou. Je m'envole mais croche à l'élastique et tombe sur une épaule au sol au bord du carré. Je me relève tout courbattu en me tenant l'épaule.

Mes frères laissent l'élastique à 140, c'est la même chose. Je retombe sur les épaules et me meurtris les muscles.

Nous remettons les montants à leur place et nous repartons.

PASSAGE D'UN TROUPEAU

Tout d'abord on perçoit dans le lointain un faible murmure qu'on ne peut définir. Le bruit augmente toujours plus, jusqu'à ce que l'on entende nettement la gamme des sons des clochettes. Les gens se penchent aux fenêtres et les vaches répondent en meuglant à ces personnages inconnus.

Ensuite le troupeau entier passe. Les bergers qui mènent la marche ou qui suivent derrière poussent de joyeuses "yodlées".

La reine, celle qui porte le petit sapin couvert de guirlandes, avance lourdement en faisant résonner sa grosse sonnaïlle. Tandis que les animaux qui suivent gravement forment une véritable marée mouvante.

Enfin les derniers bovins passent devant nous alors que les premiers du troupeau disparaissent déjà au bout de la rue. Petit à petit le son diminue d'intensité. Et au bout de cinq minutes le calme est de nouveau rétabli dans la rue et l'on n'entend plus que le moteur des autos et des machines.

UN TRAVAIL AGREABLE

L'hiver, à part les sports, ma principale occupation consiste à construire des planeurs. Je travaille dans ma chambre aménagée en atelier. Des planeurs qui prendront l'air au printemps.

Debout devant une petite table sur laquelle mon planeur repose, je découpe et je scie. J'assemble les diverses pièces découpées qui formeront les ailes. Ensuite je les revêts, ainsi que le fuselage, d'un papier spécial. Certes les opérations ne sont pas toujours faciles. Mais j'aime ce travail qui demande calme et attention.

Mais bientôt l'avion, coloré vivement à la peinture, n'attend plus que les beaux jours.

Considérant mon oeuvre enfin terminée, je ne peux m'empêcher de penser à la joie que j'éprouverai en le lançant et en le voyant voler.

Le 26 septembre (1961). Ecrit au bas de mon cahier de brouillon:

10 heures 5: Schapsiger récite l'histoire bibl.
10 heures 25. Barraud marmonne son thème d'al.

REVEIL MATINAL

Chaque jour je m'éveille de moi-même, sans que quelqu'un ait à me secouer dans mon lit.

Ce matin je sors d'un rêve affreux. Revenu peu à peu à la réalité, je m'aperçois que le jour n'a pas encore percé par les volets. J'essaye de distinguer les objets de la pièce. Aucun bruit ne me parvient du dehors. Et dans la maison tout le monde dort encore; seul le tic-tac régulier d'une pendule troue le silence.

Je saute prestement de mon lit, exécute quelques petits exercices pour me mettre en forme et m'habille en un temps record. A peine ai-je ouvert les volets qu'une fraîcheur picotante mais agréable, mêlée de brouillard, s'engouffre dans la chambre. Des bâtiments voisins aucun bruit ne sort; car en cette heure matinale tout le monde dort encore.

Je m'en vais prendre le petit déjeuner.

MATIN DE RENTREE

Aujourd'hui, environ une semaine après Nouvel-An, l'école recommence.

En mettant ma veste dans le vestiaire, je m'aperçois que les mêmes vestes qu'avant s'y trouvent. J'entre dans une salle bien chauffée. Je déballe ma serviette puis je me mets à regarder autour de moi. Peu à peu je me réhabitue à la vue de mes camarades. L'école commence. On chante mais sans entrain. Mais petit à petit, au cours de la journée, cet excès de mollesse se dissipe. On reprend goût à l'ouvrage.

LA PENDULE MARQUE ONZE HEURES ET QUART

La grande aiguille de la pendule a fait trois fois le tour. Avec la petite elle forme maintenant un angle de presque 90°. Alors on entend dans un certain coin que quelqu'un rebouille sous sa table. Ailleurs une serviette de serviette claque. Petit à petit, le travail fini, toute la classe se prépare au départ. Ceux qui prennent le train quittent la classe en douce. Les autres attendent patiemment le signal que le maître soudain nous donne. Nous pouvons partir. Alors que les retardataires bouclent seulement leur serviette.

ON APPREND UN NOUVEAU CHANT

La fin de la matinée se rapproche. Le maître nous ordonne de nous grouper par voix. Première voix, deuxième voix, troisième voix, suivant les différentes colonnes. Nous ouvrons notre livre de chant. Puis nous entonnons gaiement quelques mélodies déjà connues. Une fois la voix formée, nous nous essayons à un nouveau cantique. Tout d'abord c'est la première voix qui entonne plus ou moins bien sa partie. Aidée bientôt des deux autres voix et du maître.

Petit à petit, après avoir longuement travaillé les notes, une jolie mélodie apparaît. Puis, sans grande conviction, nous essayons de glisser quelques paroles. Mais on ne peut pas tout faire d'une seule fois. Nous laissons ce chant pour un autre jour et nous regagnons nos places.

L'ARRIVEE A LA CABANE

Accompagné de mon frère et de mon cousin, je pars pour notre cabane. Petit à petit nous grignotons la distance qui nous en sépare. Soudain, d'une seule voix, nous nous écrions :

- La voilà!

En effet, au sommet d'un éperon rocheux, au milieu d'un fouillis inextricable de ronces, d'épines, se dresse majestueusement notre cabane d'écorce. Encouragé par cette vue, nous augmentons l'allure. Nous franchissons d'un seul bond le mur qui se dresse devant, nous escaladons rapidement les rochers, nous arrivons, soufflant et courant, au faîte de la colline. D'un rapide coup d'oeil nous embrassons la cabane et ses alentours; rien n'a changé; tout est là.

Alors nous ouvrons la porte et nous délaissions nos sacs. Puis nous nous écroulons littéralement sur les sièges de bois, le seul mobilier des lieux avec la table et le hamac. Puis, à peine reposés, tout joyeux d'être enfin arrivés au but de notre promenade, nous allons nous promener aux alentours pour nous assurer que personne n'a passé dans le voisinage pendant notre absence. Un examen minutieux a lieu. Nous savourons ensuite tout à notre aise, soit couchés dans le hamac soit dans l'herbe, l'air pur des grandes forêts de sapin qui nous entourent.

DEPART PRÉCIPITE

Dans notre bon canton de Vaud, les gens auraient tendance à attendre le dernier moment avant de partir. Mon frère, en bon Vaudois, possède ce péché mignon.

6 heures 25. Le train part à 6 heures 31. Mon frère, bon coursier, pense qu'il a largement le temps. Il enfle sa veste et tapotte la poche où doit se trouver le billet de chemin de fer. Tonnerre! où se trouve-t-il? s'écrie-t-il. Il s'élançe vers les tiroirs de sa commode, les ouvre brusquement et les referme avec un geste rageur. Il s'énerve, perd son sang-froid. Il soulève les journaux, envoie les coussins en l'air. Mais nulle part trace de billet. Alors il refouille encore une fois les tiroirs.

Il se lance soudain à plat ventre et donne des coups d'oeil furtifs sous les meubles. Tout à coup il se rue vers la fenêtre où il a vu son billet. Il l'empoigne, le glisse nerveusement dans sa poche, ouvre la porte qu'il referme sèchement et s'enfuit en courant.

Le train siffle au Pont. Dans le lointain on entend le bruit d'une course effrénée!

DERNIERS BEAUX JOURS

Les arbres commencent à changer. Les fayards aux feuilles d'un jaune d'or tranchent avec le ciel bleu. Les oiseaux profitent encore de la beauté de la journée pour siffler. Les clochettes des vaches retentissent dans le lointain.

L'air froid du matin se réchauffe rapidement aux rayons du soleil. Le brouillard se lève tard. Lorsqu'il disparaît, l'on voit les vaches qui broutent.

De temps à autre un coup de feu retentit dans la forêt. Puis l'on entend les aboiements d'un chien.

Les gens profitent de ces journées magnifiques. De nombreux promeneurs parcourent les chemins. Et le dimanche d'innombrables autos sillonnent les routes. On se sent heureux.

LA BISE SOUFFLE

La bise souffle depuis de nombreux jours. Les nuages qui passent à toute vitesse au-dessus de nous semblent fuir leur pays natal, poussé par l'instinct.

Les gens, courbés jusqu'à terre, tentent vainement de se protéger contre ce fléau invisible. Tandis que quelques chiens passent en rasant les murs.

La bise souffle. Les arbres, pareils à des vieillards, se penchent jusqu'à terre. On entend des craquements sinistres. Autour d'eux une myriade de feuilles mortes tournoie en tous sens.

La bise souffle. De temps à autre un volet mal

attaché claqué fortement contre un mur. Sur la route une feuille de papier joue avec un vieux torchon.

La bise souffle. Les herbes plaquées au sol froid et humide, essaient vainement de résister au souffle glacial.

LA NEIGE TOMBE

La neige tombe depuis deux jours.

La neige tombe.

Les flocons s'accumulent sur les champs et sur les toits. Les fils électriques, ourlés de blanc, se balancent mollement dans l'air calme.

La neige tombe.

Les marques des pneus d'autos déjà imprimées sur la route, disparaissent rapidement sous la couche blanche. Les souliers crissent sur les flocons recouvrant toute chose.

La neige tombe.

Dans la rue, les enfants, tout joyeux de retrouver leur vieille compagne d'hiver, s'ébattent et se lancent des boules. Certains même construisent des bonhommes de neige qui font la joie des passants.

La neige tombe.

Les branches des arbres plient déjà sous le poids. Tout à coup un arbre se décharge de son fardeau qui tombe avec un bruit mat sur le sol.

La neige tombe.

De temps en temps un oiseau se réfugie sur un sorbier pour picorer les grains rouges oubliés pendant l'automne. Les gens qui passent se secouent parfois pour se débarrasser des flocons accumulés sur leurs manteaux.

BRUITS FAMILIERS DE LA CLASSE

En classe, en tendant l'oreille, des dizaines de bruits jaillissent soudain.

On se rend compte alors que la pendule martèle

inlassablement le silence de ses coups réguliers.

Dans le coin de la classe, le fourneau ronronne doucement au milieu de petits craquement du tuyau chauffé par l'air brûlant qui s'échappe par la cheminée. Une chaise crisse sur le plancher. Une table craque.

Les chercheurs avides d'idées tripotent leur stylo à bille qui font entendre une suite de déclics. Au-dessus de nous, des bruits sourds et étouffés se font entendre. La classe d'en haut, tout comme nous, a aussi ses petits bruits.

Dans ce concert de bruits familiers, le claquement sec d'un classeur que l'on referme trouble la tranquillité relative. Un élève quitte sa place. Aussitôt cinq ou six têtes avides de divertissement se tournent vers celui-ci dans des crissements et des craquements. Une auto de sport passe, tous les regards se portent alors aux fenêtres.

BRUITS FAMILIERS DE LA MAISON

Tout joyeux, j'arrive à la maison. J'ouvre la porte et vlan, la serviette se retrouve dans un coin! Mais que se passe-t-il, il manque quelque chose? Je regarde autour de moi, rien de suspect. Je tends l'oreille... Ah! voilà la raison de ce malaise, la pendule a cessé de battre le silence. D'habitude pourtant, quand elle marche, je ne l'entends pas. Il a suffi qu'elle soit arrêtée pour que je la remarque. Pourquoi? Parce que le bruit de la pendule fait partie de ma vie. C'est un bruit familier.

Neuf heures à ma montre. Je me couche dans mon lit et songe à ma petite surprise de tout à l'heure. Je tends à nouveau l'oreille...

Tiens, la radio marche à l'étage. Le bruit des vaches se grattant contre les abreuvoirs me parvient, transmis par la tuyauterie. Je m'efforce de faire

le moins de bruit possible et voilà que la respiration de mon frère dormant paisiblement dans la chambre à côté de celle-ci me parvient. Tout à coup le ronronnement de la voiture du voisin me frappe; pourtant il y a cinq minutes qu'elle marche.

Tous ces bruits, en temps normal, ne frappent nullement notre oreille et ne nous importunent pas. Ce sont les bruits familiers de la maison.

Et l'on passe à l'écriture de Jean-Michel...

LETTRE

Les Charbonnières, le 26 janvier 1962.

Monsieur Marcel Rochat-Simond
Les Charbonnières

Monsieur,

Notre maître nous a appris qu'en quittant la Commission scolaire vous aviez décidé de financer un prix annuel qui sera décerné à l'élève le plus méritant de la classe.

Nous ne savons pas si nous méritons ce cadeau, mais en tout cas il nous fait bien plaisir et nous vous en remercions chaleureusement.

Et nous voulons aussi vous dire merci pour tout l'intérêt que vous avez porté à notre classe, à nos efforts et nos travaux pendant de nombreuses années.

En vous souhaitant une bonne santé, nous vous adressons, Monsieur, nos salutations respectueuses.

Au nom de la classe:

Jean-Michel Rochat.

JE PREPARE UN FELI (IL BRULE)

J'arrive à ma cabane, je me repose un instant. Après avoir fait la sciestre je me mets au travail.

Je prépare un foyer. Puis je vais à la recherche de brindilles. Je ramasse du petit-bois sous un arbre. Quand j'ai préparé les branchettes dans le feu, je mets les plus gros bois dessus.

Après avoir préparé le feu, je l'allume. Je mets l'allumette au-dessous des brindilles et je vois tout à coup une flamme jaillir. Et je regarde le feu brûler.

JE ME RÉVEILLE UN DIMANCHE MATIN

Le matin, de bonne heure, je me réveille tranquillement. Je m'étire comme un chat. Je sors de mon lit pour aller ouvrir les volets. Et je vais lire quelques paragraphes de lecture. Et quand j'ai fini, je vais faire ma toilette. Je me lave vigoureusement et je me lave les dents avec ma brosse. Quand maman vient regarder si je suis debout, je lui dit:

- Coucou!

Et elle me répond:

- Dépêche-toi, tu dois bientôt aller à l'école du dimanche!

Je vais vite m'habiller. Je prends mon petit déjeuner, une bonne tasse de chocolat que je savoure.

IL PLEUT

Le ciel devient gris noir. Je me dis qu'il va pleuvoir. Un moment après quelques gouttes tombent rapidement et tout à coup une petite pluie s'abat si vite qu'en un petit moment elle forme des rigoles. Alors je vois quelques personnes qui se dépêchent d'aller dans leurs demeures. Et tout à coup je vois un petit enfant avec un bateau, abrité par sa petite veste. Il s'arrête vers la rigole, va chercher quelques mottes de terre pour faire un barrage. Il met son bateau sur l'eau et il s'amuse un moment. Il commence à pleuvoir plus fort. Il ramasse son bateau et rentre à la maison. Et tout à coup les nuages deviennent blancs, le ciel bleu.

AUX BAINS - le 24 août 1962 -

Avec la permission de ma maman, je prépare mon sac. Et je pars doucement à la plage. Quand j'y arrive, elle n'est pas encore pleine. Je me dépêche de me préparer. Et je cours au bord de l'eau. Je me trempe lentement et quand je suis un peu plus loin du ponton, je me mouille jusqu'au cou. Et quand j'en ai assez, je me retire.

Et je vois la plage se remplir. Les enfants s'amusent, crient et hurlent. Je vais me reposer un moment, dix minutes après je regarde les baigneurs nager. Et je pars tranquillement. En arrivant à la maison je suspends mon linge et mon calson de bain à l'étendage pour les faire sécher.

PREPARATION D'UNE TARTE

A neuf heures, le dimanche matin, ma maman m'appelle pour préparer une tarte. Et je cours parce que ce sera la première fois que je préparerai un gâteau. Je me lave les mains et je commence à amincir la pâte. Je dis:

- C'est pénible.

Elle va plus vite que moi parce qu'elle a l'habitude de préparer les tartes. J'essaye de peler les pommes et j'enlève plus de chair que de pelure. Mais au bout de deux pommes j'arrête de peler.

Quand maman a fini de débiter les pommes, j'arrange les quartiers dans la plaque arrondie. Je verse un peu de crème par-dessus et du sucre. Je prends la plaque pour la mettre au four.

PREMIERE VISITE DE L'HIVER

Ce soir-là il fait très froid. Je pense qu'il veut neiger. A huit heures je regarde dehors. Je ne peux rien voir, il fait déjà nuit noire. Alors je vais dormir. Le lendemain matin on vient me réveiller et on me dit qu'il a neigé. Je me dépêche de m'habiller et je cours à la cuisine pour déjeûner après être rasasiller. Je prépare mon sac pour aller à

l'école. Je suis dix minutes à l'avance, alors je m'arrête pour sentir la neige. Je me réjouis à l'hiver pour aller en ski, en luge, en patin et pour construire un igloo. Cinq minutes passent. Mon frère sort et prépare une matole pour me l'envoyer.

LA PANTALON DECHIRE

Un jour je partis pour aller jouer à la cache au village. Je me suis caché dans un recoin pour ne pas me faire découvrir. Mais quand je voulus sortir, mon pantalon s'accrocha à un clou et se déchira. J'étais tout ennuyé parce que je n'osais pas sortir, alors je tenais mon pantalon et je courus à la maison pour le recoudre. Arrivé vers le Cygne, mon pantalon se déchira encore un peu. Je ne pouvais plus le tenir, mon bonnet venait de s'envoler. Je le rattrapais avec difficulté. Arrivé enfin à la maison, je courus changer de pantalon.

RENE GRIMPE AUX PERCHES - le 8 février 1963 -

Le maître ordonne de se placer. René s'arc-boute. Le maître dit feu. René se détend, se hisse et se cramponne aux perches. Il essaye de serrer les jambes mais il n'arrive pas bien. Avec de grands efforts il avance petit à petit. Arrivé à un mètre, il n'a presque plus de force mais il essaye quand même d'arriver en haut.

Arrivé en haut, il touche la barre en fer. Puis il se laisse glisser. Le maître donne combien de secondes il a mis pour monter. René va derrière le rang.

UN JOUET QUI M'A FAIT PLAISIR

Le jour de ma fête je vois un paque. Je l'ouvre avec empressement et je vois un Revell. Je me dépêche de dîner pour le construire. Quand j'ai fini, je cours dans la chambre pour aller le fabriquer. Au commencement je prends les principales pièces et je les colle

les unes après les autres pour monter l'avion. Une fois fini, je place les décalques et je peins le reste, pour faire beau.

Et je vais le poser sur l'armoire.

Et je vais me reposer.

Note du maître, c'est-à-dire de Pompon!

1o Trop court. 2o Idées mal exprimées. 3o Négligences.

NOUS SOMMES RESTÉS ENDORMIS

Un jour que je suis bien fatigué, je décide d'aller au lit. Le matin, à sept heures, le réveil ne sonne pas. Une demi-heure après je me réveille. En regardant l'heure, je saute du lit, je m'habille à toute vitesse et je cours déjeuner à la cuisine. Je bois vite une tasse de cacao et je cours à la chambre préparer mon sac. En faisant l'inventaire de mes livres de lecture, j'ai beau chercher partout, je ne les trouve pas. Il ne me reste plus qu'une minute, crie maman. Alors je mets les livres dans mon sac et je cours à l'école. J'ai une minute de retard. Alors le maître dit de le noter dans le carnet journalier.

UNE MERVEILLEUSE MATINÉE PRINTANIÈRE - 3 mai 1963 -

C'est un dimanche matin; ma maman ouvre les volets. Le soleil nous éblouit. Je m'habille à toute vitesse et je cours devant la grange. J'ouvre la porte. Bien entendu les chats sont déjà levés et se lèchent. Les oiseaux sifflent à pleine gorge. Les primevères se montrent juste et les perce-neige commencent à se faner. Les arbres ont déjà des bouts de rameaux. Les paysans portent le lait à la laiterie. Les sapins ont perdu leur lourde masse de neige. Un chien gambade. Les poules qui revoient le jour lancent leurs cris. Je joue un moment au balcon parce que c'est une matinée merveilleuse. Une demi-heure plus tard je rentre à la maison et je vais à l'école du dimanche.

- 32 -

LE LAC BRENET

C'est un petit lac à la forme allongée. Il est brumeux et teinté de plusieurs couleurs. Il y a une île; elle est petite, une couche d'eau la sépare de la terre. Il y a une cabane où sèche des filets. Le lac est bordé de la Dent de Vaulion et de la chaîne du Risoux. Quelques bateaux vont et viennent, tendent leurs filets et leurs nasses. Tout à coup le vent commence à souffler et le lac se met en colère. Des vagues arrivent sur le rivage et s'évanouissent. De gros entonnoirs entourent le côté gauche du lac. Du lac on voit la grande ouverture de la petite grotte qui s'écroule petit à petit. Et on voit la croix de la Dent de temps en temps.

LE FACTEUR FAIT SA TOURNEE

Le train arrive. Le facteur prend le sac postal. Il descend le chemin pour aller trier le courrier. Un moment après il arrange les lettres et les paquets dans sa carriole et il commence sa tournée. Il va de porte en porte. Arrivé vers le Cygne, il laisse sa carriole et met quelques paquets sur son porte-bagages. Il commence par le Crêt-du-Puits. Arrivé derrière chez moi je m'impatiente pour savoir si le livre que j'ai commandé va arriver.

Le facteur arrive vers le virage à toute vitesse et s'arrête devant chez moi. Il prend un paquet et entre. Il frappe et dit bonjour. Il pose le colis et donne un carnet pour signer. Ma maman signe. Le facteur pose encore quelques réclames et lettres sur la table. Maman paie le livre et le facteur s'en va. Il continue. Il s'arrête à nouveau, introduit quelques lettres dans les boîtes et retourne à la poste.

(Note de l'éditeur: où l'attendra ce cher Max, le postier du village, autrement dit Germond.

Note du régent: Trop négligé!

L'INFIRMIERE NOUS EXAMINE - le 30 août 1963 -

Quelqu'un frappe à la porte de notre classe. Je me demande qui c'est. L'infirmière ouvre la porte, nous salue et va s'installer au fond de la classe sur la table pliante. Quand elle est prête, elle fait venir les trois premiers élèves. Elle montre avec sa règle des lettres. Quand c'est mon tour, je montre le E de toutes les manières. Lorsque tout le monde a fini, elle va s'installer vers la porte pour mesurer notre hauteur. Elle plante un clou et fixe sa toise. Les quatre premiers se font mesurer. Elle tâte le cou à chacun et dit aux quatre suivants de venir. Elle les mesure et dicte les résultats.

Quand elle a fini de regarder la respiration à tous, elle va vers le pupitre pour nous mesurer le thorax. On gonfle tout ce qu'on peut. A quatre heures moins vingt tout est fini. Elle met toutes ses affaires dans son sac, enlève sa toise et la place soigneusement dans sa valise. Lorsqu'elle est prête, elle ouvre la porte et part.

APRES-MIDI D'AUTOMNE

C'est l'après-midi, un vent fait courber les herbes comme des arcades. Et l'on voit à l'horizon des vaches qui paissent à bonnes dents et un cheval qui mange avec gourmandise et aussi un paysan épenchant du fumier. Et l'on entend le vent siffler, ce qui nous annonce bientôt l'hiver. Et l'on perçoit aussi l'orchestre musette des vaches avec leurs clochettes. Et quand on lève la tête, on aperçoit le ciel bleu seulement avec quelques nuages qui ressemblent à une mer qui déborde. D'autres ressemblent à quelques moutons. Et l'on regarde surtout les arbres en feuilles; on dirait qu'ils ont pris toutes les couleurs de la terre pour les assembler sur la forêt.

Et l'on regarde la forêt peut-être pour l'une des dernières fois avant l'hiver.

(Note du maître: Tes idées sont bonnes mais souvent maladroitement exprimées.)

MINETTE ET SES PETITS - le 2 novembre 1963 -

Un jour de beau soleil. Je me promène et tout à coup j'aperçois des petits chats. Je me demande d'où ils sortent. La mère est contente et puis ses petits sont beaux. Le premier est tout jaune, avec une grosse tête ronde. Le deuxième est tricolore; le troisième, un gris, ressemble plutôt à sa mère. Le quatrième est touffu et il a des poils très longs. Le cinquième est aussi beau que le premier. Mais ils ne sont pas sauvages et ils sont amusants. Ils courent et sautent et ils sont joyeux de vivre. Ils se couraient dans les rayons de soleil. Ils se battent avec un bout de bois et sautent sur leur mère. Quand je vois ça, je décide d'aller chercher du pain et du lait. Quand j'arrive je donne à boire à la mère et au petit. Je lance les bouts de pain en l'air et ils essaient de les attraper; mais ils ne sont pas assez habiles pour les avoir et ils se battent entre eux. Ils se tirent les poils les uns et les autres.

Quand ils ont fini de se battre et quand ils ont assez de mon pain, ils se glissent sous leur mère pour têter. Et moi, pour ne pas les embêter, je pars.

(Note du maître: - Que de verbes être !
- Quel français !)

MAMAN M'ACHETE DES SOULIERS

C'est samedi à une heure et demie. En compagnie de ma maman je descends pour le Sentier. Arrivé à

la gare on monte la route et arrive au magasin de chaussures.

On arrive dans un corridor jaune. Une personne arrive et nous prie d'entrer dans le hall. C'est une grande chambre et les murs couverts de cartons:

- Quel est votre numéro de chaussure, demande le vendeur. Le numéro 38.

Et il monte sur une échelle et prend trois ou quatre paires de souliers et découvre les couvercles.

- La première paire est un peu petite, dit le vendeur qui rentre les souliers dans le carton. Celle-là un peu trop grande. Et celle-là, ne va-t-elle pas ?

Et après avoir choisi une paire, ma maman paie. Le vendeur attache le paquet et fait une boucle. Et ma maman et moi saluons le vendeur et retournons à la gare attendre le train.

UN MAUVAIS REVE - le 25 janvier 1964 -

Par une pénible journée de foin, après avoir pris le petit souper très fatigué, je cours au lit pour me reposer jusqu'au lendemain matin.

Et pendant la nuit je rêve que des bandits me prennent et m'emmènent. Pour arriver à leur repaire il faut traverser la mer Méditerranée, mais déjà la police est à leurs trousses. Au milieu de la nuit des coups de feu retentissent. C'est la police qui tire sur le bateau. Mais les bandits sont plus malins que la police. Ils font couler le bateau et s'enfuient avec moi sur un petit bateau à moteur. Et m'emmènent dans leur repaire sombre et gris. Ils m'attachent à un poteau pour m'électriser et au moment qu'ils branchent la prise, ma maman me réveille pour aller à l'école. Et quand je réalise que ce n'est qu'un rêve, ça me soulage.

GENEVIEVE NE SAIT PAS SA LECON

C'est la leçon d'histoire. Le maître appelle

Geneviève. Elle rougit, prend son carnet et se dirige à pas lents vers le pupitre. Elle pose sur la tablette et monte sur le podium. Elle bégaye les deux ou trois premiers mots du chapitre et met sa main contre la bouche. René esquisse un sourire moqueur. Elle ne sait pas que dire, un silence baigne dans la classe. Elle remue les lèvres mais elle ne sait pas ce qu'elle veut dire. Puis quelques élèves essaient de lui faire signe avec la bouche. Quelques camarades rient sous cape. Le maître a dit à Geneviève de descendre. Il lui attribue sa note et lui dit qu'elle n'a pas appris son histoire. Il lui donne le texte à copier deux fois pour demain.

Elle retourne à sa place indifférente. Elle ouvre son carnet pour voir la note que le maître lui avait attribuée. Elle referme le carnet aussitôt.

CE MATIN MAMAN EST MALADE

C'est aujourd'hui dimanche. Le réveil sonne. Je me lève, m'habille et me dirige vers la cuisine. Personne. J'appelle et j'entends ma maman qui me répond :

- Je suis malade, j'ai une bronchite.

Je cours à la chambre à coucher. Elle me dit :

- Il faut aller préparer le déjeuner.

Alors je ferme la porte, j'allume le feu, place la casserole, y verse le lait et le laisse cuire. Mais je constate qu'il n'y a plus de beurre et de vacherin. Je cours à la laiterie. Arrivé, je prends une plaque de beurre et demande à mon papa de choisir un vacherin. Puis je rentre à la maison faire le déjeuner. Elle m'appelle. Elle me dit :

- Va préparer un cataplasme. La farine de lin se trouve dans le buffet dans le réduit.

Je prends une marmite, mets la farine dedans et la mets cuire. Cinq minutes après je prends un linge, y met la farine bouillante et l'apporte à ma maman. Puis elle dit :

- Ca va mieux, je vais me lever.

Deux minutes après elle vient déjeuner.

UNE ENTREPRISE DIFFICILE - le 11 février 1966 -

Nous arrivons à la piste: c'est 6 heures 30 minutes. Je m'approche du stand et ouvre la porte, tourne un bouton et tout à coup voilà que la lumière inonde la piste. Nous montons aussitôt pour regarder les dégâts causés par la pluie. Quel désastre! L'élançoir est complètement dépourvu de neige et le saut n'existe plus. La pluie a tout rongé.

Aussitôt observé, nous nous mettons au travail. Pêles et râpeaux font rage. La première équipe racle la retombée, remet de la neige dans les trous. La deuxième s'occupe du saut, entasse la neige sur le tremplin, arrange des blocs, prépare le saut. La dernière équipe jette la neige sur l'élançoir, prépare la place pour les sauteurs, plaque la neige sur les pierres des bords.

8 heures moins un quart, c'est l'heure du thé. OUF! Tout le monde descend à la débâcle, sautant à l'assaut du thé fumant. Nous nous asseyons sur les taches d'herbe et nous nous réchauffons de ce liquide bouillant. Puis le travail reprend avec ardeur. Puis regardant la montre, nous nous rendons compte que c'est l'heure de rentrer.

(Note du maître: ton style n'est pas fameux!)

UNE VIEILLE BARAQUE

En montant au chalet communal des Cernies, vous apercevrez une vieille baraque entourée de rochers et d'arbres. Elle surplombe le lac Brenet. Elle se trouve au nord-est de l'Épine-Dessous. Cette cabane a cinq faces. Les planches sont un peu de toutes les couleurs, les fenêtres sont disposées, l'une au levant, l'autre au couchant. La première est verte et formée de six cases couvertes de plastic. La deuxième est en deux parties et de couleur nature. Le toit penche en arrière et il est formé de toutes sortes de tôles, des rouillées, des vernies, des

trouées, des vieilles, des neuves. Sur la face est repose un cagnard pour mettre le bois. La porte est une vieille planche rangée par le temps, fermée au moyen d'un cadenas. Au dedans il y a quelques gouttières. Un fourneau est rangé dans le coin nord-est. Une table recouvre le centre de la cabane. Et deux buffets formés de deux caisses servent d'entrepôt. Les deux bancs boitent un peu.

QUEL SALE CARACTERE - le 26 août 1966 -

C'est samedi après-midi, je suis chez ma grand-mère. Et tout à coup il me prend l'idée d'aller au jardin. Et me voilà parti pour le jardin. Je cueille une grappe de raisinet et avance sur le chemin. Puis je m'appuie à la barrière à Monsieur G. Ce ne fut pas long, voilà que celui-ci sort en trombe de la grange. Moi, tout surpris, je m'éloigne de la barrière. Quand il arrive à ma hauteur, il commence à m'injurier et il finit par me dire de rentrer chez moi. Mais qu'ai-je fait, s'appuyer contre la barrière n'est pas un crime. Quel caractère, est-ce intéressant, chaque fois qu'on sort pour aller chez sa grand-mère, de s'attendre à être injurié ?

REPORTAGE SUR LA STATION D'EPURATION DES EAUX DES CHARBONNIERES ET DU PONT - le 2 septembre 1966 -

Aujourd'hui la première classe des Charbonnières va visiter l'épuration des eaux des Charbonnières et du Pont.

Première étape, la station de pompage des Charbonnières. Il est 9 heures, l'école arrive devant la station. Aussitôt Monsieur Willy Rochat arrivé, nous commençons la visite. En premier lieu il nous conduit vers le canal qui sert à un premier triage. De l'eau qui consiste à ce que le sable amené par l'eau reste au fond du canal. Ensuite nous entrons dans le bâtiment lui-même qui est fermé par une trappe. Une

échelle nous mène au premier sous-sol. Dans cette première pièce il y a un immense tableau de marche où se marque le nombre d'heures de chaque turbine qui mène l'eau au Pont. Et aussi des boutons pour la marche des trubines.

Ensuite nous descendons au deuxième sous-sol. Là il y a deux turbines qui marchent alternativement au moyen de flotteurs. C'est-à-dire que chaque fois que l'eau arrive en haut du réservoir, le flotteur déclenche la turbine qui se met en marche et quand elle arrive en bas, ça déclenche de nouveau un dispositif et la turbine s'arrête.

Ensuite nous remontons à l'air libre et direction le Pont où se trouve la station elle-même. Celle-ci est formée de 3 puits et un bâtiment de marche. Dans ce bâtiment il y a un tableau de direction, une salle où il y a les turbines. Dans le premier puits, c'est un premier nettoyage de l'eau. Dans le second se trouve un lit bactérien qui est formé de pierres qui viennent des volcans. Et le troisième sert à un nouveau et tout dernier nettoyage de l'eau qui ressort avec 90 % nettoyée.

Idées: 8 Rédaction: 6 Moyenne: 7.

Suit: UN SOUVENIR D'ENFANCE RACONTE PAR GRAND-PERE. Le 16 septembre 1966. Il s'agissait en fait d'un texte adapté de "Vipère au poing", d'Hervé Bazin. Et le régent, pas aussi sot qu'on voulait bien le croire, l'avait découvert immédiatement!

LES CHANTEURS A LA MODE: CE QUE J'EN PENSE

Des chanteurs modernes, il y en a beaucoup. Il y en a des bons et des mauvais. Les bons sont ceux qui tiennent depuis de nombreuses années et les mauvais sont ceux qui ne font qu'une ou deux années.

Voici les chanteurs les plus connus de notre temps: les Beatles, Bécand, Hugues Aufray, Pétula Clark, Françoise Hardy, Jean Ferrat, Brassens,

Johnny Halliday, Richard Anthony, Sheila, Stalla, Christophe, les Rolling Stones, Adamo, Edyth Piaf, les Animals, Sylvie Vartan, Claude François, Brel, Jaques Dutron et Antoine.

Les chanteurs que je préfère sont les Beatles. Ils sont quatre et forment un groupe sympathique. Ils s'appellent Ringo, Paul, John, Georges. J'aime bien les entendre parce qu'ils chantent bien. Et puis quand on ne comprend pas les paroles on s'en lasse moins vite. En plus ils font leurs chansons eux-mêmes. Mais j'aime aussi bien écouter Bécoud qui lui chante des chansons qui valent la peine d'écouter les paroles et il a un style qui me plaît.

Mais un chanteur que je déteste, c'est Antoine. Il ne chante pas bien; les paroles ne veulent pas dire grand-chose et ses chansons sont un peu sur la même mélodie que la première.

J'EXPLORE UNE GROTTÉ

C'est samedi après-midi. Nous avons décidé d'aller explorer la petite grotte aux fées. Aussitôt le dernier arrivé, le petit groupe s'ébranle en direction de Vallorbe. Ah! la belle descente.

Arrivé à destination, nous chaussons nos bottes, vérifions nos lampes de poche et nous descendons le cheminet qui nous mène à l'entrée. Aussitôt après nous être introduits par la fissure qui forme l'entrée, nous voici plongés dans les ténèbres. Mais ayant allumé nos lampes de poche, nous découvrons dans une première salle un lac ayant au moins 20 mètres de long et 15 mètres de large. Après avoir dépassé le lac, nous nous engageons dans le couloir en rampant. Après avoir fait bien 30 mètres, nous voilà devant une corniche de deux mètres de haut à la paroi lisse comme une patinoire. Mais ayant repéré quelques points d'appui, nous nous risquons à descendre. Ayant franchis cet obstacle, nous continuons

l'exploration. Maintenant c'est un couloir de deux mètres de haut que nous longeons pendant une vingtaine de mètres. Mais tout à coup nous nous trouvons devant un passage ayant 50 centimètres de haut. Et me faufileant le premier, plié en quatre, je reçois un grand souffle qui me frappe le visage. C'est sûrement des courants d'air qui viennent de quelque sortie. Puis, après avoir avancé de quelque 20 mètres, nous nous trouvons tout à coup devant des gouilles ayant au moins 50 cm de profond. M'étant engagé dedans, avec l'un d'entre nous, les trois autres ne voulurent pas se risquer. Nous fîmes alors demi tour 20 mètres plus loin.

CONCOURS DE SAUT SPECIAL AU BRASSUS

Nous attendons déjà depuis une demi-heure que le concours commence. Une foule se presse aux abords de la piste, quelques skieurs tapent encore celle-ci, une musique légère se fait entendre. Tout à coup ils enlèvent la banderole qui ... et essayent les haut-parleurs.

Voilà au grand soulagement des gens qu'on entend:

- Les skieurs au départ, SVP... Le numéro 1 au départ. L'italien... Piste libre... Parti.

L'italien se baisse sur l'élançoir et juste au moment où il arrive au bout du saut, il se fève et donne un coup de rein et atterrit vers les 50-60 mètres. Toute la première série se passe comme ça. Puis vers la fin ils commencent à aller plus loin. En voilà un qui se baisse, arrive sur le saut, donne un furieux coup de rein, s'envole, plaque les mains aux côtés, tire en avant et retombe à 88 mètres. La foule pousse un oh! d'admiration. Plusieurs défilent ainsi en faisant 85-86-87 ou 88 mètres. Mais en voilà un qui avant de se reposer replie les jambes pour gagner quelques mètres. Mal

retombé, le voilà qui tombe et commence à faire des tonneaux, ses skis s'enlèvent et il atterrit près d'une balustrade où ils l'embarquent.

Plusieurs beaux sauts finissent le concours.

NOUS AVONS CHANGE DE CLASSE

7 heures 22, le car s'arrête devant le collège des Charbonnières; dès que les élèves du Lieu ont débarqué, nous montons dans l'autobus et en route. Arrivés au Séchey, les 3^{ème} débarquent et une nouvelle équipe monte et nous voilà partis pour une dernière...

La fin manque... en fait ces élèves se rendent au Lieu, dans la classe de Zollinger, ou Zollinger.

Ce petit paragraphe clot aussi notre troisième volume des compositions des frères Rochat.

Dans cette brochure, les compositions des pages 5 à 27 sont de Rémy Rochat, les autres de Jean-Michel Rochat.

F I N